



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tout les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

JE ne vois ni houlette, ni pannetière, ni chapeau à la bergère, ni chien fidèle portant laisse à son cou; et cependant, ici, l'on m'a dit que je trouverais costume de campagne et préparatifs de bal champêtre. Ici, la belle Élise va venir, m'a-t-elle dit, parée de ses jeunes atours, d'un petit corset bleu-de-ciel et d'un bouquet des fleurs de la prairie. Sans doute

quelques motifs puissans retardent son arrivée ; car Élise m'a bien répété combien elle était ravie d'aller ce soir, dans une mise plus simple que celle d'Estelle, chercher les plaisirs si purs que l'on trouve au village !... Eh bien ! en attendant son retour, examinons tous ces apprêts rustiques qui auront aussi leur coquetterie ; car la coquetterie ne se retrouve-t-elle pas jusque dans le plus petit lacet d'une femme !... Oh ! qu'il est joli ce chapeau accroché au patère du rideau ! que la paille en est fine ! quelle beauté dans les plumes ! que les rubans sont gracieusement posés ! qui n'y reconnaîtrait le type de la mode, le nom d'Herbeau ! mais serait-ce donc pour ce soir ? Et cette robe étendue sur cette causeuse ; quelle fraîcheur ! quel goût ! ce n'est pourtant qu'un fin organdie à larges raies, bleu et blanc ; mais que le volant est joliment posé en draperie ! et que le petit corsage à pointes, en gros de Naples bleu, y est bien attaché ! Il n'y a que les doigts de Victorine pour mouler ainsi une taille, indiquer ainsi le bon goût ! Ah ! voilà le bouquet qui devait être cueilli parmi des buissons sauvages : les fleurs, il est vrai, sont toutes des champs ; elles ont le même éclat, la même délicatesse, le même parfum ; mais j'aperçois auprès d'elles le nom de Cartier, et leur artifice est connu !... seraient-elles aussi destinées à la fête de ce soir ?... « Oui, dit en riant Élise, qui, depuis quelques minutes, m'observait sans que je m'en aperçusse ; tout ce que vous voyez est préparé pour un costume champêtre, et vous ne vous étonnerez point que tant de noms célèbres aient coopéré à ma toilette, lorsque vous saurez que je vais au bal de Saint-Cloud : c'est là où chaque jeudi, vers dix heures du soir, vous voyez l'élite des élégantes de Paris. Dès l'entrée du parc, une foule de brillans équipages atteste la société qui s'y trouve réunie : vous y trouvez des mères conduisant leurs jeunes filles, en s'imaginant que les plaisirs goûtés en plein air, et sous la voûte des cieux, offrent moins de dangers que ceux auxquels on se livre dans un salon pompeux ; elles ont oublié que l'étoile qui scintille, le feuillage qui frémit, le clair de lune qui perce l'obscurité, sont, pour des filles de quinze ans, autant de voluptés qui suffisent à leurs premiers soupirs. Dans le même cercle, vous voyez les maris les plus inquiets abandonner leurs femmes, en plaçant toute leur sécurité sur la pureté de mœurs qui doit régner à la cam-

pagne, pour aller contempler la magnificence de la Cascade, et la sombre beauté des nombreuses allées du parc. — Mais tout cela, continua vivement Elise en dénouant son peignoir de mousseline, ne doit pas m'occuper dans ce moment, car il est plus que tems que je commence ma toilette. » Et voilà les souliers de Michiels, la robe de Victorine, le chapeau d'Herbeau, le bouquet de Cartier posés avec tant de grâce, tant d'art et tant de coquetterie, que, forcée d'abandonner toutes mes idées de costumes champêtres et de mœurs pastorales, je regardai la belle Élise partir dans son élégante calèche, et rappelai tout le latin qu'il est permis à une femme de savoir, pour répéter bien bas, à diverses reprises : *ô tempora! ô mores!*

— C'est pour les bals de Saint-Cloud que sont préparés maintenant les plus jolis costumes d'été, et c'est là où nous puisons quelques-uns de nos plus gracieux modèles.

— La hauteur des poignets des bas de manches est d'une telle hauteur, que les couturières n'ont trouvé d'autre moyen, pour les empêcher de froncer, que de les soutenir par de petites baleines placées entre la doublure et le dessus du poignet. Nous avons vu une robe en gros de Naples, dont le poignet était lacé exactement comme un petit corset; nous ne citons cette mode que comme un inconvénient, pour ajouter une demi-heure de plus à sa toilette.

— Les mousselines à raies claires sur mat sont toujours très à la mode. Nous en avons remarqué une fort jolie : les raies en étaient très-larges; celle mate aussi épaisse que la perkale; celle claire aussi transparente que la gaze. Sur cette dernière était broché un dessin arabe. Cette robe n'était garnie que d'un très-haut volant placé à travers sens; les manches en droit fil; une pélerine ronde brodée d'une double garniture de mousseline pareille à la robe. Cette garniture était découpée en coquilles creusées jusqu'aux fronces et entourée d'une petite dentelle; ce qui produisait une espèce de ruche du plus riche effet.

— Les mouchoirs de poche en batiste doivent avoir un bord extrêmement large; quelques-uns de ces bords sont mats et font l'effet d'un large ruban; d'autres formés par une trentaine de petites raies très-rapprochées l'une de l'autre.

— Auprès des bottines, qui sont toujours ce qu'il y a de

mieux porté, on voit quelques élégantes chaussées en petits souliers de maroquin bleu-de-ciel. La fragilité de cette couleur, qui ne peut être portée qu'une couple de fois dans sa fraîcheur, lui a fait accorder les prérogatives du bon genre.

~~~~~  
VARIÉTÉS.  
—

SUR L'ÉTAT DES THÉÂTRES EN FRANCE.

Chaque matin, en recevant son journal des théâtres, la petite maîtresse de la Chaussée-d'Antin cherche le spectacle qui lui sourit le plus : accoutumée à choisir les représentations qui attirent la foule, elle voit toutes nos salles sans cesse remplies de spectateurs ; distraite par les causeries de sa loge, quand la scène n'est point occupée par les acteurs à la mode, elle ne souffre point du peuple de comédiens médiocres qui encombre les troupes. Pour elle, les spectacles sont pleins d'intérêt, les représentations amusantes, les directions théâtrales fort prospères.

Voyez aussi le bon marchand qui, secouant la poussière de son magasin, s'est revêtu de l'habit Ternaux à 60 francs, du chapeau de castor à 11 fr. 50 c., et qui court au boulevard frémir des cris de Frédéric, se pâmer des saillies de *Rognolet*, admirer la bravoure du *Vétéran* et l'héroïsme de *Bisson*. Que de sensations il éprouve encore au théâtre ! il a le bonheur d'y pleurer quelquefois ; la jouissance d'y ressentir mille terreurs.

Ajoutez à ces deux classes de spectateurs la foule des indifférens qui courent au spectacle par ennui, y restent par paresse, y retournent par habitude ; vous trouverez encore bon nombre de gens qui ne se plaignent point de notre santé dramatique et ne croient point aux symptômes précurseurs alarmans d'une catastrophe.

Mais il est des faits notoires qui viennent alarmer les amis du théâtre et que l'optimisme le plus déterminé ne saurait contredire. L'Odéon est fermé depuis plusieurs jours, faute de ressources pour continuer à marcher ; l'Opéra-Comique est menacé d'une faillite ; un grand nombre de directeurs de province ont fermé leurs théâtres et abandonné leur troupe ;





*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.

Capote de crêpe ornée de rubans, Redingotte de mousseline brodée doublée en taffetas  
Des magasins de M<sup>me</sup> Minette lingère de S.A.R. Madame D<sup>esse</sup> de Berry, Rue de Rivoli  
Costume d'Enfant, Chapeau de paille d'Italie, Matelot de bain, Collerette plissée.



cependant le budget signale toutes les sommes dépensées pour les spectacles, l'état donne à l'Opéra 850,000 fr. par an, à la Comédie française 200,000 fr., aux Italiens 100,000 fr., à l'Odéon 150,000 fr., et à Feydeau 100,000 fr. Plusieurs villes de province accordent des subventions à leurs troupes d'acteurs : comment avec de pareilles ressources ne peut-on obtenir de plus heureux résultats, comment l'art dramatique ainsi soutenu marche-t-il vers la ruine ?

Chacun saura vous indiquer une cause. Le public ne va plus au théâtre, dira tel auteur dont les ouvrages n'attirent personne. On ne nous donne pas une seule bonne pièce, s'écriera le comédien qui n'a jamais su donner une physionomie à un rôle. Les acteurs ne valent plus rien, assurera à son tour le directeur qui, par une économie mal entendue, se sera entouré de *jeunes premiers* sexagénaires, et d'*ingénues* décrépites. L'écrivain de l'opposition paraissant à son tour accusera la législation des théâtres et promettra qu'avec plus de liberté on verrait moins de faillites théâtrales.

Au milieu de ce conflit d'opinions opposées, il est difficile de prendre un parti. Toutes les circonstances que l'on indique ont sans doute de l'influence, mais aucune d'elles ne peut être considérée séparément, ni adoptée sans réserve.

Les acteurs distingués ne manquent point. Paris en possède un grand nombre que nous envient les nations voisines. Si nous admirons Kean et Macready, M<sup>lle</sup> Mars fait les délices de la haute société anglaise, et Perlet provoque le rire des graves habitants de Londres. La province renferme plusieurs comédiens de mérite, et grâce au ciel, notre nation si spirituelle, si habile à saisir les ridicules, si facile à s'enflammer, n'est point privée des hommes capables d'imprimer sur la scène le jeu terrible des passions ou les saillies comiques de la gaieté.

N'ayons pas non plus l'injustice de penser que les auteurs nous manquent. Une heureuse et brillante cohorte de jeunes poètes promet à Melpomène de dignes interprètes ; Scribe a retrouvé la fertile veine de Scudéry, moins le ridicule et plus l'esprit ; et à sa suite la troupe légère des vaudevillistes esquisse les mœurs du jour et saisit au passage tous les traits de notre société nouvelle.

Quant à la législation des théâtres, on la critique parce qu'elle restreint leur nombre ; mais qui peut assurer que les

Opéra.  
en taffetas  
de Rivoli  
plissée.



entreprises dramatiques deviendraient plus prospères en se multipliant : la censure, il est vrai, en émoussant tous les traits de notre Thalie, la dépouille de son attrait le plus piquant ; mais des exemples récents prouvent que ses ciseaux sont devenus moins cruels, et qu'elle commence à concevoir que le parterre d'un gouvernement libre doit obtenir plus que le parterre du pouvoir absolu.

Sans doute, il y a beaucoup à désirer sur tous les points, mais il y aurait autant d'injustice à tout accuser, que de faiblesse à tout louer.

Disons-le ; le théâtre en France n'a point encore eu sa révolution : il doit la subir comme nos institutions, comme nos mœurs. C'est, dit-on, ce qu'a senti Rossini, homme de notre époque, le seul de nos compositeurs modernes qui ait obtenu d'aussi bruyans succès. Notre tragédie doit renoncer aux amourettes, à la dignité ennuyeuse des Grecs et des Romains ; la comédie doit fermer la porte aux marquis et aux crispins ; le vaudeville ne peut plus se permettre les pastorales à la rose : que nos auteurs y fassent bien attention. Qu'ensuite la censure se montre plus débonnaire ; que les comédiens soient moins fiers et plus laborieux ; qu'un préjugé aveugle ne les place point dans un rang subalterne ; que les directions théâtrales soient plus libres dans leur administration, plus indépendantes dans la distribution des emplois ; que le sentiment des beaux-arts se joigne à l'esprit de spéculation et vienne l'ennoblir, et vous verrez les théâtres retrouver la fortune et la considération. Il est certain qu'en France, on aime le spectacle ; la division des biens et les profits du travail ont augmenté le nombre des gens qui peuvent aller au théâtre, et toutes les fois qu'on sera sûr de s'amuser à une représentation, soyez sûr que le public n'y manquera point.

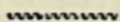
~~~~~

MÉLANGES.

BAL DE CARACTÈRE DONNÉ A LONDRES.

— La marquise de Londonderry a donné le 7 de ce mois, à Holderness-House, un bal de fantaisie dont la magnificence surpassait tout ce qui s'était vu jusque-là, dans ce genre, chez nos voisins. La marquise représentait la *reine Élisabeth* ; elle était environnée de tout ce qu'il y eut de courtisans célè-

bres sous le règne de cette grande princesse. Les costumes étaient d'une fidélité historique poussée jusqu'au scrupule, et leur éclat répondait à leur exactitude. La reine portait pour 2,500,000 fr. de diamans, et les dames de *sa cour* avaient étalé une richesse digne de la splendeur royale, qu'elles rehaussaient encore. Lady Eltenborough remplissait le personnage de *Marie Stuart*, et M^{me} Arbuthnot s'était chargée à bon droit du rôle de la charmante *Amy Robsart*, comtesse de Leycester. Nous ne nommerons pas, continue le journaliste de Londres, toutes les belles, tous les ministres, tous les poètes, y compris Shakespeare et Spencer, en un mot, tous les courtisans qu'on voyait réunis autour de *Sa Majesté*. Mais on s'était disputé à l'envi, dans la cour actuelle et dans le monde fashionable, l'honneur de ressusciter le palais d'Élisabeth dans les salons de lady Londonderry. Les ducs de Clarence, de Cumberland et de Cambridge, le prince Léopold, tous les princes y étaient, et l'on pense que les seigneuries ne faisaient pas défaut dans une réunion où les altesses étaient si nombreuses : six cents personnes composaient cette brillante assemblée. Quand tous les conviés furent arrivés, *Sa Majesté* descendit de son dais couvert de velours cramoisi, donna la main à *Philippe, roi d'Espagne* (le marquis de Worcester), et fit le tour des salons, suivie de toute sa cour en procession. La danse commença bientôt, puis vint le souper, puis la danse recommença ; et il faisait jour depuis deux ou trois heures, quand on s'est dit : Bonne nuit !



ANNONCES.

— Le Savon Épilatoire de Mombet, ancien Pharmacien du palais de la Chambre des Députés, breveté par une loi, lequel fait tomber la barbe en huit minutes sans nuire à la peau, et destiné pour les dames, se trouve rue du faubourg Montmartre, n° 4, au premier. Prix de la boîte : 20 fr.

— FRONTAL DE FLEURY. Les résultats extraordinaires obtenus de ce bandeau admirable dans les douleurs céphalalgiques, notamment les migraines violentes, et ses effets prompts et certains l'ont justement recommandé à l'estime publique ; depuis plusieurs années il en a été fait usage avec un succès invariable qui l'a fait universellement reconnaître supérieur à toutes les découvertes qui l'ont précédé.

Toutes les demandes doivent être adressées au laboratoire de l'auteur, à Longjumeau, banlieue de Paris. Le prix est de 15 fr.

— EAU SPIRITUEUSE surnommée PHÉNOMÈNE, pour nourrir et fortifier la racine des cheveux, arrêter leur chute, les faire épaissir et croître, les préserver de blanchir et de se décolorer même dans l'âge le plus avancé. Cette Eau, dont l'effet est si salutaire, est due à feu le savant *Husson C****, pharmacien, aux lumières duquel nous devons le *Spécifique Phénix*, si recherché depuis 1813 dans toute l'étendue du globe, pour fondre les cors, oignons et durillons, sans nulle douleur. Son application ne gêne ni ne tache la chaussure; car elle se fait très-mince, et reste collée sur le pied comme de la cire, et on n'a besoin de la renouveler que tous les deux ou trois jours; aussi ce *Phénix* est-il le seul autorisé par Son Exc. le Ministre de l'Intérieur. Le pot se vend 3 fr. Le flacon de l'Eau Phénomène, 5 fr. et la demi-douteille 15 fr. Le prospectus, qui se donne avec chaque objet, porte le cachet et la signature de M^{me} V^e Husson. S'adresser chez elle, rue Meslay, n^o 30. Elle ne fait d'envois que par douzaine ou demi-douzaine, sur un bon de la poste, et ne reçoit que des lettres affranchies.

*C'est un devoir à nous de ne cesser de répéter que, d'après le rapport public, ces deux SPÉCIFIQUES sont une des plus utiles découvertes de notre siècle, et c'est en vain que par toutes sortes de préparations et les plus insidieuses fables on cherche à les rivaliser; les mots ne sont rien quand ils sont démentis par les faits. Ce qui atteste cette vérité, c'est de voir journellement les plus grands personnages de la France et de l'étranger venir féliciter M^{me} V^e Husson C***.*

On prévient qu'il n'y a plus de Dépôt chez le Parfumeur du Roi, rue St.-Honoré, n^o 319.

NOUVEAUTÉS.

Venant de solder plusieurs parties considérables de marchandises, les Propriétaires des magasins du PETIT SAINT-THOMAS, rue du Bac, n^o 23, faubourg St.-Germain, ont l'honneur de prévenir les consommateurs que l'on trouve chez eux des Guinghams d'Alsace, dispositions les plus nouvelles, à 24 et 25 sous; Mousselines imprimées, pour robes, à 19 sous; Calicots 3/4, pour chemises, à 16 sous; Bas de femme à 7 sous la paire; Cotonnade à 5 sous l'aune; Toiles blanches, Percales, Soieries, Schalls, Tulles, Broderies, Bonneterie, etc., dans la même proportion.

Dans cet établissement, il y a un magasin spécialement pour les articles de deuil.

On s'abonne aussi: Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N^o 47 bis, et rue Saint-Louis, N^o 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et C^e, libraires, sur le Rokin.
A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 56g.

PARIS, — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.